

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603<sup>e</sup> RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## VIES DES SAINTS

ET DES PERSONNAGES MORTS EN ODEUR DE SAINTÉTÉ

PRÉCÉDÉES DE

DISCOURS SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE SEIGNEUR

JESUS-CHRIST ET DE LA SAINTE VIERGE

PAR LE R. P. CIRY

*Nouvelle édition, revue avec soin, complétée d'un grand nombre de Vies nouvelles et continuée jusqu'à nos jours*

Par M. l'abbé GUILLAUME

Continuateur de l'HISTOIRE DE L'ÉGLISE de Roberbacher

*Honorée de l'approbation de Mgr l'Evêque de Verdun*

4 vol. in-4° de près de 600 pages chacun.....Prix franco : \$11.00 reliés : \$14.00

*Nécessité et difficulté d'avoir une Vie des Saints qui ne soit ni trop étendue ni trop courte.*

L'EXEMPLE est un des plus puissants moyens de sanctification, et la Vie des Saints offre une glorieuse et touchante galerie de modèles, qui confondent toutes les illusions et tous les vains prétextes des chrétiens négligents. On est certain d'y trouver toujours des lumières pour faire cesser le doute, des leçons pour corriger l'erreur ou l'ignorance, des motifs pour éveiller le remords ou pour étouffer la voix funeste des passions, enfin des encouragements au milieu des peines, des obstacles et des combats. C'est le remède proposé au pécheur, c'est la consolation pour l'homme juste ; c'est aussi la joie, la gloire, et la force de l'Eglise. Que faut-il pour prouver que l'enseignement fécond de la vérité et la noble royauté des âmes appartiennent à cette divine Epouse de Jésus-Christ ? Il suffit de montrer cette lignée innombrable d'enfants qu'elle a instruits, qu'elle a formés, qu'elle a élevés aux actes les plus héroïques de la vie morale et surnaturelle, et qui, maintenant, des rayons de cette gloire dont ils sont couronnés au ciel et sur la terre, font à leur Mère une immense auréole.

Les histoires isolées, les biographies particulières des héros de la sainteté chrétienne, quand on les détache de l'ensemble, ne sont plus capables de répandre toute cette lumière ni de produire tous ces heureux effets. Elles pourront assurément entourer d'un radieux éclat les saintes figures qu'elles veulent peindre ; elles en feront admirablement ressortir tous les traits aimables ; ressuscitant tous les détails des scènes mortes du passé, elles animeront le tableau qui se dressera devant nous, elles feront revivre les événements et les personnages avec une vérité puissante, avec des attraits irrésistibles. C'est ce qui fait le charme et le salutaire intérêt de ces belles Vies de Saints, dont plusieurs écrivains, admirablement inspirés, ont doté notre langue, depuis l'exemple donné par l'illustre Montalembert dans l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*. Toutefois, le rôle fécond et sanctificateur de l'Eglise ne serait pas démontré, si l'on ne voyait paraître au ciel de son histoire que quelques étoiles brillantes, mais rares et isolées ; si l'on ne montrait pas qu'elle a su former des saints nombreux, partout et toujours, sous tous les climats, au sein de la barbarie et de la civilisation, transformant et soumettant à la grâce divine des hommes de tout pays, de toute langue, de toute condition, de tout âge, et de tout tempérament. Les biographies particulières n'atteignent pas ce but : elles ont surtout pour objet de faire resplendir le caractère particulier d'un saint, ainsi que l'influence exercée par sa personne pendant sa vie et par son culte après sa

mort. On n'y trouve pas non plus cette variété infinie de combats et de passions vaincues, de vertus et de grâces, qui répond d'avance à toutes les objections du découragement comme à toutes les hésitations, et qui prouve, de la façon la plus péremptoire et la plus populaire, que pour tous, sans exception, la sainteté est également nécessaire et possible.

Il est encore un autre point de vue, par où ressort l'intérêt particulier qui s'attache à la Vie des Saints. C'est que l'humanité chrétienne compose une grande famille, et la fraternité qui unit tous les membres de cette famille, s'illumine du plus doux éclat, quand on voit la façon la plus parfaite avec sa propre situation. Une noble famille tient à conserver les portraits de ses ancêtres : elle possède, dans cette galerie, un sujet de légitime orgueil, de glorieuse espérance, et d'ardente émulation. C'est par la même raison que les ordres religieux les plus célèbres, formés dans l'Eglise des branches de la grande famille, ont tenu à réunir à part les histoires de ceux de leurs membres qui ont porté le plus haut la perfection de leur état. L'autorité du Saint-Siège a consacré ce sentiment, et lui a donné une satisfaction plus haute et plus glorieuse que celle qui résulte de la plus belle collection historique. Les ordres religieux possèdent des Martyrologes particuliers et des Offices propres pour les saints, qui eurent avec eux un double rapport de fraternité par le baptême et par la profession religieuse. N'est-il pas nécessaire que l'Eglise catholique montre aussi à tous ses enfants la réunion de leurs sublimes ancêtres, de leurs héroïques devanciers ?

Le Martyrologe romain et ceux qui ont paru avant lui, présentent cette galerie admirable ; mais ils ne contiennent guère qu'une suite de noms avec des notices extrêmement courtes, quelques lignes au plus. Les Bollandistes ont rassemblé autour de ces noms tous les trésors de l'érudition chrétienne ; ils ont recueilli dans tous les siècles ce qui a quelque rapport à la gloire des saints : œuvre immense, colossale, et dont il est permis d'espérer le prochain achèvement. Mais si les notices du Martyrologe sont trop courtes pour produire l'instruction et l'édification dont nous parlons tout à l'heure, d'un autre côté les trésors de science amassés par les Bollandistes, sont évidemment inabordablement pour l'immense majorité des fidèles, à qui le temps et les études préparatoires sont également défaut, et même pour la plupart des prêtres, dont les fonctions extérieures et les œuvres de zèle emportent presque toutes les heures.

L'œuvre de Bolland et de ses dignes successeurs, présente un savant assemblage de maté-

riaux où la piété peut puiser largement, en laissant aux érudits ce qui appartient uniquement à l'érudition.

Il est donc nécessaire, pour les besoins communs, d'être, dans la Vie des Saints, beaucoup plus long que le Martyrologe, et beaucoup plus court et moins érudit que les Bollandistes. Il s'agit, dans ces conditions, de choisir les personnages dont l'histoire est la plus utile et la plus populaire. Le choix ne doit pas être exclusif :

tous les états de la société attendent des consolations, des leçons et des exemples. Chaque notice, tout en se renfermant dans un espace limité, devra posséder la couleur, le mouvement, la vie, ne pas tomber dans la banalité, garder sa physionomie propre et distincte. Tout le monde comprend la difficulté de réussir dans une pareille entreprise, et ce qu'il faut y apporter de jugement, de science et de piété.

## MÉTAPHYSIQUE DES CAUSES

D'APRÈS

SAINTE THOMAS ET ALBERT LE GRAND

PAR

Le R. P. TH. DE REGNON

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1 volume in-8 de 770 pages..... Prix : \$3.00

### INTRODUCTION

— 10: —

#### 1.—DU RETOUR A LA PHILOSOPHIE DE SAINT THOMAS.

Par sa célèbre encyclique *Aeterni Patris*, notre très saint Père le pape Léon XIII a rappelé la philosophie aux méthodes scolastiques et aux doctrines des grands docteurs. Après ce document d'autorité souveraine, il y aurait pour moi impertinence à m'étendre sur l'éloge de la Scolastique, ou sur les mérites de saint Thomas.

Recourir aux sources de la Scolastique, revenir à saint Thomas : telle est la loi qui nous est imposée par le pape, tel est le mot d'ordre donné aux théologiens et aux philosophes catholiques.

Où, il faut remonter aux sources. Mais pour cela il y a deux méthodes différentes : ou bien, on remontera le cours du fleuve en parcourant tous ses tours et tous ses détours, et l'on ne parviendra aux eaux pures qu'après avoir traversé les mélanges de tous les affluents ; ou bien, on ira tout droit se plonger dans la source elle-même.

Où, il faut revenir à saint Thomas ; il faut connaître et comprendre ce prince de la Scolastique. Mais, encore une fois, pour obtenir ce résultat, il y a deux procédés : les uns, feuilletant les nombreux commentaires de la *Somme*, chercheront de côté et d'autre l'interprétation des textes, et souvent ils ne trouveront qu'explications contradictoires, opinions contraires et disputes interminables ; pour d'autres, le véritable retour à saint Thomas consistera à l'étudier en lui-même et à l'expliquer par lui-même.

#### 2.—DE L'ÉTUDE DE SAINT THOMAS.

A vrai dire, beaucoup répètent : Il faut étudier saint Thomas dans saint Thomas. Mais ici encore, il y a deux méthodes entre lesquelles il faut choisir.

La première consiste à ouvrir la *Somme*, à la lire, à la méditer. On étudie les divers articles l'un après l'autre, on cherche à les éclairer l'un après l'autre, et ce travail est facilité par les renvois si utiles qui relient ensemble les diverses parties de ce gigantesque ouvrage.

Eh bien ! je crois que ceux qui ont pratiqué cette méthode ne me démentiront pas, si j'affirme que le fruit ne répond pas au labeur. A parler franchement, on avouera même qu'après cette étude il reste dans l'esprit je ne sais quelle vague hésitation, incompatible avec le calme de la certitude.

D'où cela provient-il ? Si je ne me trompe, c'est de la méthode même de saint Thomas qui procède toujours par des principes d'une extrême généra-

lité. Nous admirons la majestueuse ampleur d'un tel enseignement ; mais les grands principes sur lesquels il s'appuie ne sont pas assez évidents à notre intelligence pour déterminer une ferme adhésion.

Qu'arrive-t-il alors ? Nous descendons le cours du fleuve, nous allons chercher l'explication et la démonstration de ces grands axiomes dans les commentaires ; et trop souvent nous finissons par nous égarer dans un dédale d'arguties où nous perdons notre reste de confiance en ces principes.

Heureux sont les étudiants qui n'ont pas connu ces déboires ! Mais pour combien d'entre nous, à la tristesse de ne pouvoir comprendre la *Somme* théologique, est venu se joindre l'étonnement, lorsque, lisant le prologue de ce chef-d'œuvre, nous apprenons que saint Thomas a prétendu composer un livre de commentaires !

Et, cependant, une simple réflexion aurait dû suffire pour nous expliquer cette situation.

À la vérité saint Thomas s'adresse à des étudiants, mais à des étudiants préparés par de longues études philosophiques. Les grands principes sur lesquels il s'appuie sans cesse dans sa théologie ont déjà été enseignés et prouvés. Déjà familières à ceux qui ont fréquenté l'école, déjà hors de conteste, ces vérités sont autant de majores reçues et comprises de tous, autant de vives lumières qui éclairent toute la doctrine.

Mais pour nous ces mêmes propositions ne sont que des aphorismes discutables, ou pour le moins obscurs, et des sentences qui, loin d'éclairer, réclament la lumière.

Quelle conclusion tirer de là ? La suivante s'impose d'elle-même :

Où, étudions saint Thomas dans saint Thomas ; oui, venons aux pieds de cette chaire magistrale. Mais, auparavant, mettons-nous en état de comprendre le docteur qui parle, et pour cela acquérons les connaissances philosophiques qu'il suppose à ses auditeurs.

#### 3.—DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE.

Pour connaître le programme à remplir, il suffit de jeter les yeux sur la liste des ouvrages de saint Thomas ou de son maître Albert le Grand, la route qu'à leur époque parcourait l'étudiant étant toujours la même.

Or une simple inspection des titres nous montre que le cours de philosophie consistait dans l'explication d'Aristote.

Je n'ai point ici à rechercher d'où vient cette grande fortune d'Aristote au moyen âge. Le Stagirite dut-il alors sa prépondérance à son propre mérite, ou à l'influence des Arabes dans l'enseignement scientifique ? L'Eglise a-t-elle patronné Aristote pour la valeur de ses doctrines

et favorisé le mouvement péripatéticien comme le meilleur possible ; ou bien a-t-elle simplement suivi ses enfants dans ce courant, afin de les guider entre les écueils ? Je n'ai pas à traiter ces intéressantes questions. La seule chose que je constate, c'est que les étudiants auxquels s'adressait saint Thomas étaient déjà formés par une étude longue et approfondie du Stagirite ; et j'en conclus que pour être à même de comprendre la *Somme* de saint Thomas, il faut connaître les doctrines d'Aristote et en particulier sa *Métaphysique*.

En un mot, l'étude de la théologie scolastique suppose la connaissance de la philosophie scolastique, et la philosophie scolastique groupe ses doctrines autour du texte d'Aristote.

#### 4.—ARISTOTE ET SES INTERPRÈTES SCOLASTIQUES.

Mais on se tromperait si l'on pensait que l'École scolastique a suivi servilement la doctrine du Stagirite. Prétendre que nos docteurs des douzième et treizième siècles ne connaissent pas d'autre argument que le : *Magister dixit*, c'est faire preuve d'ignorance autant qu'insulter l'époque du plus bel épanouissement philosophique. Ces grands hommes, tout en expliquant un texte, savaient qu'ils avaient été délivrés par la Foi de toute captivité, et que Dieu leur avait donné en bien propre les dévouilles d'Égypte.

Voulez-vous entendre quelques témoignages de cette antique indépendance ? C'est, au fond de l'Orient, saint Jean Damascène, si versé dans la philosophie grecque. " Introduisez-vous, dit-il, parmi vous saint Aristote comme un treizième apôtre, et préférez-vous un idolâtre aux auteurs inspirés ? " C'est, à l'Occident, Albert le Grand, répondant à des sectateurs serviles du Philosophie : " Celui qui croit qu'Aristote est un dieu, doit croire qu'il ne s'est jamais trompé. Mais si l'on pense qu'il est un homme, on doit tenir qu'il a pu se tromper comme nous. "

#### 5.—DE L'INFLUENCE PLATONICIENNE SUR LA SCOLASTIQUE.

Il existe contre la Scolastique un autre préjugé aussi peu fondé que le précédent. De nos jours, Platon est en honneur auprès des philosophes spiritualistes, et par suite Aristote en défaveur, comme si ces deux génies étaient placés sur une balance dont un plateau ne peut monter que l'autre ne s'abaisse. Or la Scolastique était péripatéticienne. Donc, aux yeux de nos modernes, elle ne pouvait que se traîner terre à terre dans les sentiers d'un formalisme étroit, ignorante des hautes pensées et des vastes horizons.

Ici, comme bien souvent ailleurs, les maîtres ont été brouillés par les querelles de leurs gens. Platon et Aristote sont moins opposés entre eux que ne le sont leurs disciples, et le second a puisé à l'école du premier des principes puissants. Esprit froid et calme, il a reconnu et signalé les écarts d'un génie qui n'a pas su maîtriser ses élans ; mais on pourrait montrer que c'est la force de Platon qui donne le mouvement à l'œuvre d'Aristote.

Qu'à une époque de déchéance on ait quelquefois méconnu cette force cachée dans la machine péripatéticienne, et qu'on l'ait remplacée par des ressorts artificiels, je ne le conteste pas. Mais il faut s'en prendre de cet abaissement philosophique au malheur des temps et non aux maîtres de la grande Scolastique. Jamais l'enseignement ne serait tombé des hauteurs où ils l'avaient placé, si l'on s'était toujours rappelé la leçon d'Albert le Grand : " Sachez que l'homme ne peut devenir un philosophe parfait, s'il n'étudie les deux philosophes d'Aristote et de Platon. "

D'ailleurs il existait une voie par où les doctrines platoniciennes pénétraient largement dans l'enseignement scolastique. En même temps qu'Aristote était l'auteur classique en philosophie, saint Augustin, Boèce, saint Denis l'Aréopagite étaient les grands auteurs en théologie ; et tous tenaient de Platon. Or, à une époque où la philosophie s'inclinait vers la théologie comme vers la reine de droit divin, l'influence de la maîtresse sur sa servante devait se ressentir des enseignements patristiques.

Voilà pourquoi, soit en l'une soit en l'autre de ces sciences, la Scolastique cite saint Denis avec Aristote, et Boèce avec Averroès.

Mais aussi de là une nouvelle occasion de ces disputes sans fin qui durent encore de nos jours entre les amateurs de systèmes. Saint Thomas est-il purement aristotélicien ? N'emprunte-t-il rien à Platon ? On a de part et d'autre d'excellents textes à citer. Et pourquoi donc séparer ce que Dieu même a uni ? La Providence, qui prépare tout pour son Église, a mêlé ensemble les flots des deux écoles, pour en composer un bréviaire parfait. Saint Thomas est-il aristotélicien ? est-il platonicien ? Répondons : Il est scolastique.

#### 6.—COMMENT ÉTUDIER LA SCOLASTIQUE.

Nous aussi, nous nous efforcerons d'être scolastique ; c'est-à-dire que nous prendrons pour nos maîtres, non Aristote ou Platon, mais les grands docteurs du haut moyen âge, et nous nous efforcerons de comprendre leurs principes, leur langage, leur méthode.

Mais puisque leur enseignement avait pour thème les ouvrages d'Aristote, nous devons en même temps étudier ce philosophe, ou du moins l'avoir présent sous les yeux, comme un élève tient devant lui le texte dont il écoute l'explication.

Que l'on comprenne donc bien le but que je me propose. Je laisse à d'autres le soin de comparer les commentaires de la Scolastique au texte et à la pensée d'Aristote. Peut-être les traductions latines du Philosophe, qui servaient de thèmes aux leçons, n'étaient-elles pas fidèles sur tous les points. Peut-être une érudition incomplète a-t-elle induit en erreur sur quelques anciennes opinions citées ou réfutées par Aristote. Peut-

être même a-t-on fait dire à celui-ci, dans quelques passages, autre chose qu'il n'a prétendu.

Que m'importe ce Grec ? Ce que je veux uniquement connaître, c'est la philosophie scolastique, et surtout celle de saint Thomas. C'est donc saint Thomas lui-même que je dois écouter, et Aristote n'a de valeur pour moi que parce qu'il fournit le thème développé par le Docteur angélique.

#### 7.—LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND ET SAINT THOMAS.

Mais, afin de bien comprendre saint Thomas, il sert beaucoup d'étudier et de comprendre son véritable maître. C'est qu'en effet pour être grand théologien scolastique, il faut être grand métaphysicien ; et Dieu, voulant le grand théologien Thomas d'Aquin, l'a formé par les leçons du grand métaphysicien Albert.

Nous avons encore ces leçons, splendide paraphrase d'Aristote. Albert nous indique lui-même son intention et sa méthode, en plusieurs passages de ses œuvres, et en particulier au commencement de ses *Physicorum*.

" Notre intention, dit-il, est de satisfaire, suivant notre pouvoir, aux Frères de notre Ordre qui nous demandent depuis plusieurs années un livre, leur faisant connaître la science naturelle la plus complète, et tout à la fois les mettant à même de comprendre les livres d'Aristote... Notre méthode dans cet ouvrage sera de suivre l'ordre et la pensée d'Aristote, et de dire comme explication et preuve tout ce qui sera nécessaire, sans cependant faire aucune mention explicite de son texte. En outre nous ferons des digressions pour répondre aux doutes qui peuvent survenir, et pour suppléer au manque de netteté qui dans certains passages rendent obscure pour plusieurs la pensée du Philosophe. "

C'est dans ces digressions que le génie d'Albert se montre dans tout son éclat. Alors il expose et discute, non seulement la pensée d'Aristote et de Platon, mais encore les doctrines de tous les grands philosophes juifs et arabes ; alors il dit librement son sentiment personnel ; alors vraiment il enseigne à son aise.

D'ailleurs, ce procédé de paraphrase donne aux commentateurs d'Albert une liberté d'allures qui rend ses leçons vivantes. Ses œuvres ne sont pas des précis didactiques. C'est une parole et que l'on entend ; c'est le professeur qui converse avec ses élèves, qui passe rapidement sur les vérités simples, et qui, dans les points difficiles, se répète pour mieux se faire comprendre ; c'est le maître dans toute l'excellence du mot, s'élevant comme l'aigle quand le souffle le saisit, et tout à coup se laissant tomber pour communiquer à son disciple quelque observation pratique.

On a reproché à la Scolastique sa méthode lourde et sèche, son style ensermé dans les formes de la dialectique comme dans une armure de chevalier, ses syllogismes qui fatiguent comme une série de coups de marteau. Il y aurait à décider, si cette raide cuirasse ne valait pas mieux pour la guerre que les manteaux de cour dont on affuble aujourd'hui Minerve ; et plusieurs esprits sérieux expriment hautement le vœu qu'on en finisse avec une littérature enrubannée, qui est aussi mesquine en métaphysique qu'elle le serait en géométrie.

Mais il est digne de remarque que le plus ancien et le plus grand des métaphysiciens du moyen âge ait su éviter les lourdeurs et les ennuis d'une dialectique trop formaliste.

" Que personne ne s'étonne, dit Albert le Grand, si nous n'avons pas procédé par syllogismes ; car nous travaillons pour des religieux pauvres, auxquels nous cherchons à expliquer à la fois et le texte d'Aristote et la science elle-même, afin que par le même travail ils comprennent et la science et le texte d'Aristote. Nous pensons qu'il n'est pas difficile de mettre en syllogisme une proposition quelconque. Il n'y a là qu'une difficulté ou nulle ou petite. Par exemple, si quelqu'un vend un vêtement pour cinq pièces d'argent et qu'il dise : Tout ce qui dans la laine et la main-d'œuvre vaut cinq, doit se vendre pour cinq ; or ce vêtement en laine et en main-d'œuvre vaut cinq ; donc il doit se vendre pour cinq ; ne pouvait-il pas se contenter de la conclusion, et taire la majeure et la mineure qui sont manifestes ? "

Les commentaires d'Albert le Grand forment donc une sorte d'enseignement oral, dans lequel on entend le plus vaste génie du moyen âge prodiguer familièrement à ses auditeurs toute sa science et toute son érudition, passant en revue toutes les écoles, discutant toutes les opinions, rejetant partout ce qui lui semble faux, approuvant partout ce qui lui semble vrai, ami des raisons, mais ennemi déclaré des mauvais, enfin présentant son opinion avec cette modestie et combattant celle des autres avec cette bienveillance qui n'appartient qu'aux intelligences de premier ordre.

Je m'arrête, car mes efforts pour pointer ce génie incomparable n'aboutissent qu'à me convaincre de mon impuissance. J'en serai consolé, si j'ai pu faire entrevoir quels trésors de science un tel enseignement devait déposer dans l'intelligence assez vigoureuse pour en porter tout le poids.

Or, pour ce fardeau, la Providence avait préparé le Bœuf de Sicile.

Devenu maître à son tour, saint Thomas donna, lui aussi, des commentaires sur Aristote sous une forme plus précise et plus pédagogique. Son cours est divisé en leçons : dans chacune, il commence par citer le texte, puis il le divise, le subdivise, montrant le lien logique du raisonnement, et enfin il expose et développe chacune des propositions contenues dans le texte. Mais il est aisé de constater que saint Thomas est l'héritier du bienheureux Albert, et que dans ses commentaires si précis, si sobres, si didactiques, le disciple a su renfermer toute la pensée de son maître. Certes, par lui-même saint Thomas avait reçu de la nature un puissant génie, mais sa force a été décuplée, parce que jeune encore il s'est nourri de la moelle du lion.

#### 8.—DE L'AUTORITÉ EN PHILOSOPHIE.

Nous allons donc nous mettre à l'école de saint Thomas et d'Albert le Grand, mais j'ai besoin auparavant de soumettre au lecteur une observation. En philosophie il y a deux écueils à éviter, la pensée trop libre et la pensée trop servile.

La pensée trop libre est le dissolvant fatal de toute philosophie, et la raison en est manifeste. Lorsque chaque intelligence individuelle prétend tirer de son propre fonds la science tout entière, elle gaspille ses forces, elle s'épuise. D'ailleurs, autant de penseurs, autant de principes différents, autant de directions divergentes. Que peut-il résulter de là, sinon la destruction même et le déshonneur de la philosophie ?

Sans doute, la philosophie est une science rationnelle ; par conséquent, elle s'adresse à la raison de chaque individu. Mais il ne faut pas oublier que l'homme est un être enseigné, et que tel peut être disciple qui ne pourrait être maître. Si l'orgueil démocratique n'était pas la maladie endémique de notre siècle, on comprendrait que, malgré toutes nos politesses, la nature maintient l'aristocratie du génie, et que nous sommes plus sûrs d'arriver à la vérité en marchant sur la trace des grands esprits qu'en cherchant notre voie à l'aventure. Et vraiment j'admire qu'on fasse moins de cas de l'autorité en philosophie, science la plus difficile de toutes, qu'en physique et en chimie.

Ce qui fait la force incomparable de la philosophie scolastique, c'est son respect traditionnel pour l'autorité. Avant tout, respect d'adoration et de foi pour la Parole Divine ; car on n'est véritablement ami de la sagesse que si l'on adhère inébranlablement aux paroles de la Sagesse incréée. Puis, respect religieux pour tous les saints Docteurs, brillants flambeaux allumés par Dieu lui-même, afin d'éclairer son Église. Enfin, respect et confiance à l'égard de l'École qui a eu cette Église pour mère.

Écoutons Léon XIII :

" Toutes les fois que nos regards se portent sur la bonté, la force et l'indéniable utilité de cette discipline philosophique, tant aimée de nos pères, nous jugeons qu'il a été bien téméraire de ne pas lui rendre toujours et partout l'honneur qu'elle mérite ; d'autant plus que la philosophie scolastique a joui d'une longue faveur, près d'hommes éminents, et ce qui est capital, du suffrage de l'Église. A la place de la doctrine ancienne, une sorte de nouvelle philosophie s'est introduite et laquelle n'a point porté les fruits désirables et salutaires auxquels l'Église et la Société civile avaient droit. Sous l'impulsion des novateurs du seizième siècle, on se prit à philosopher sans aucun égard pour la foi, avec pleine licence pour chacun de laisser aller sa pensée suivant son caprice et son génie. Il en résulta naturellement que les systèmes de philosophie se multiplièrent outre mesure, et que les opinions diverses et contradictoires se firent jour, même sur les objets les plus importants des connaissances humaines. De la multitude des opinions, facilement on passa aux hésitations et au doute ; or, du doute à l'erreur, il n'est personne qui ne voit combien la chute est facile. "

Les hommes se laissant aisément entraîner par l'exemple, cet amour de la nouveauté parut avoir envahi, en certains pays, l'esprit des philosophes catholiques eux-mêmes, qui, dédaignant le patrimoine de la sagesse antique, aimèrent mieux construire à neuf qu'accroître et perfectionner l'ancien édifice ; projet vraiment peu prudent qui tourna au détriment de la science. En effet, cette méthode sans unité, qui s'appuie uniquement sur l'autorité arbitraire de chaque maître particulier, n'a qu'une base mobile, et par conséquent, au lieu de cette science ferme, stable et forte, comme était l'ancienne, elle ne peut donner qu'une philosophie chancelante et sans consistance. "

#### 9.—DE LA LIBERTÉ EN PHILOSOPHIE.

Mais si la licence et l'indiscipline sont funestes, l'écueil contraire est également à craindre pour la grande philosophie. Il est plus facile de s'attacher servilement à un maître que de le comprendre, et le signe d'une époque de moindre intelligence est la dispute vaine sur les textes.

N'oublions pas d'ailleurs que la philosophie, science profane par opposition aux sciences théologiques, s'appuie sur la raison, et que le critérium de la métaphysique est l'évidence. Si l'autorité divine, dit saint Thomas, est la plus efficace de toutes les démonstrations, l'autorité humaine est la plus débile des preuves. Même en théologie, le principe d'autorité n'étouffe pas la légitime liberté, suivant cette parole de saint Thomas au même endroit :

" Aux seuls livres canoniques, j'ai appris à rendre cet honneur, de croire fermement qu'aucun de leurs auteurs n'a commis aucune erreur. Quant aux autres, je les lis dans cette disposition, quelle que soit l'excellence de sainteté et de doctrine de leurs auteurs, de ne pas juger une chose vraie, uniquement parce qu'ils l'ont pensée. "

Que le disciple écoute donc le maître avec respect, que le maître enseigne le disciple ; mais que tous deux se le rappellent, la philosophie ne consiste pas à croire mais à voir la vérité. Le maître, dit St Thomas, ne nous enseigne qu'extérieurement, en nous apprenant à résoudre les conclusions dans leurs principes ; mais Dieu nous parle intérieurement par cette raison qu'il nous a donnée, et qui nous fournit la certitude des principes.

L'autorité d'un grand maître est, certes, une puissante garantie. Son enseignement guide notre raison et dirige notre pensée, et cela suffit pour qu'on puisse dire que le maître cause la science dans le disciple. Mais, ajoute saint Thomas, chacun tient de Dieu seul la certitude de la science, puisque c'est lui qui nous a infusé cette lumière de la raison, par laquelle nous connaissons les principes d'où procède la certitude de la science.

Qui osera maintenant prétendre que la Scolastique est une école de servilité ? Quelle raison est plus libre que la raison relevant de Dieu seul ? Sans doute, les grands philosophes du moyen âge sont des phares qui doivent guider notre pensée sur l'océan des opinions agitées ; mais on ne jette pas l'ancre aux pieds des phares. Profiter de leur présence et avancer dans leur lumière, telle est la loi du progrès véritable auquel Léon XIII convie les philosophes catholiques : *Vetera novis augere et perficere*.

Les belles époques philosophiques ont toujours été caractérisées par l'alliance d'une grande autorité et d'une grande liberté, et, pour entendre encore une fois l'autorité consacrer la liberté, on n'a qu'à écouter Albert le Grand :

" Si quelqu'un est attaché à une fausse opinion par l'autorité ou l'amour de ceux qui l'ont formulée, pour le guérir, il faut lui faire remarquer que ces hommes d'antique autorité n'étaient pas des dieux mais des hommes, et qu'ils ont pu se tromper. Il ne faut pas tellement aimer quelqu'un, que pour lui on abandonne la vérité. Aimons et la vérité et nos amis, mais à tous nos amis préférons l'honneur de la vérité. Telle est la manière de guérir cette maladie. Quant à ceux qui prennent la parole d'un homme pour un oracle, comme l'ont fait plusieurs dans les écoles de Pythagore et de Platon, ils ressemblent à ces Hésiodistes qui se nourrissaient de révélations, et ils n'ont aucun commerce avec les philosophes. Leur erreur ne peut donc être traitée par des arguments, et par suite elle reste incurable. "

#### 10.—DESSEIN DE CET OUVRAGE.

Après ces longues considérations sur la Scolastique, il est temps d'exposer le but de cet ouvrage. Rendre claire la notion de cause en la dégagant des notions adjectives, montrer comment l'influence de la cause s'épanouit en causalités distinctes, expliquer la nature de ces diverses causalités et leur corrélation, enfin dans le jeu des causes simultanées faire voir l'unité et l'harmonie : tel est mon dessein. C'est un cadre rationnel pour contenir les grandes maximes relatives aux causes, qui viennent sans cesse dans les traités de nos docteurs. C'est donc une étude préparatoire que je crois utile à ceux qui veulent comprendre saint Thomas dans saint Thomas lui-même.

Pour instituer un traité rationnel des causes, la méthode est toute tracée. Dans une première partie, il faut établir les principes premiers relatifs à la causalité ; dans une seconde, il faut montrer l'application exacte de ces principes à toutes les causes de la nature. La première étude est, sans contredit, la plus délicate et la plus laborieuse : elle est délicate, puisqu'il s'agit d'obtenir la notion purement métaphysique de chaque causalité ; laborieuse, car dans cette ascension vers les cimes de la science, on rencontre à chaque pas des obstacles.

Lorsqu'on formule une proposition générale, les objections tirées de cas particuliers viennent aussitôt la taxer de paradoxe. En toute rigueur, j'aurais pu me contenter d'exposer d'abord les principes sans m'occuper des objections, renvoyant à plus tard l'explication des apparentes contradictions. C'est la marche qu'on suit d'ordinaire dans l'enseignement rationnel des sciences, car la solution d'une objection exige souvent un ensemble de connaissances qu'on n'acquiert que successivement. Mais j'ai craint que ce procédé dilatoire n'affaiblît la confiance qu'on doit avoir dans les grands axiomes de la métaphysique. Prenant un moyen terme, j'admets dès le commencement l'objection à se produire ; mais je montre qu'elle n'inflige pas la thèse d'une manière évidente, et je passe outre, promettant pour plus tard la solution complète.

#### 11.—FORME DE CET OUVRAGE.

Cette méthode enlève à mon travail la rapidité d'allure qui fait l'élegance d'un traité didactique, mais j'ai sacrifié cet avantage à l'utilité des jeunes philosophes auxquels je m'adresse. La formation philosophique consiste à habituer l'esprit à penser par soi-même. J'offre donc mon livre à ceux qui débutent, moins pour qu'ils y puisent un enseignement tout fait, que pour qu'ils y cherchent des matières à méditation. Ce n'est pas un traité complet, mais un recueil à consulter, et comme une série d'exercices de pensée.

Dans le même intérêt, j'ai multiplié les citations d'Aristote, d'Albert le Grand et de saint Thomas, pour apprendre aux jeunes gens à lire ces maîtres et à y recourir. Puissé-je leur inspirer l'amour de ces sources !

Enfin, je me suis efforcé de procéder à la manière des scolastiques, c'est-à-dire, en donnant tous les développements qui peuvent aider le travail de la pensée. On s'étonne parfois en jetant les yeux sur les énormes in-folio, œuvres des grands théologiens, et l'ignorant est bien près de condamner à simple vue tant de prolixité. Mais celui qui ouvre ces beaux traités admire bientôt cette méthode tranquille, sûre, vraiment magistrale, suivant laquelle le maître, modérant l'élan de sa pensée pour que le disciple puisse aisément le suivre, s'avance lentement, montre à chaque pas où il faut poser le pied, écarte les moindres obstacles, et ne dédaigne pas de parcourir plusieurs fois le même chemin pour le rendre facile. Aussi, la lecture de ces auteurs produit l'effet d'un enseignement oral, presque d'une conversation intime. J'ose l'affirmer, il faut moins d'effort pour lire ces larges traités qu'on a multipliés sans profit pour la science.

Un ouvrage qui a pour but de faire connaître la Scolastique devrait être rédigé en latin. J'ai écrit en français pour ne pas rebuter d'avance ; mais j'ai placé de longues citations textuelles de saint Thomas et d'Albert le Grand, pour familiariser le lecteur avec la langue de ces maîtres, et pour l'inviter par là même à lire leurs ouvrages.

## LE VŒU DE DEUX MATELOTS

La frégate *la Psyché* faisait bonne route par une jolie brise sud-est. Elle partait de Toulon pour le Sénégal et se trouvait à peu près à la hauteur des îles Baléares. Ayant appareillé la veille au soir, elle courait sur l'eau à faire plaisir à voir. C'était du reste un joli navire portant quarante-quatre pièces de gros calibre et quatre cents hommes solides, sans compter l'état-major, le cuisinier et le vorace Soulouque. Soulouque, je me hâte de vous le dire pour éviter tout malentendu, était un cochon de la plus belle espèce, drôle de bête que j'ai connue, qui naviguait depuis un an pour son instruction particulière et pour le plus grand amusement de l'équipage. Comment se trouvait-il là ? Sa biographie va répondre à cette question.

Soulouque était né dans un village ; il avait passé son enfance à s'ébattre dans une mare noire et fangeuse jusqu'à l'âge de six mois. A cette époque, il eut la gloire d'être choisi et placé à bord d'un bâtiment de guerre pour servir plus tard à l'alimentation de l'équipage. On l'enferma dans une cage, et il put, à travers les barreaux, commencer son instruction navale et prendre une légère idée de la manœuvre.

Un jour, pendant une inspection d'armes sur le pont, la cage se trouva ouverte. Soulouque sortit discrètement et se faufila derrière les tribordais (on nomme ainsi les hommes dont la place est à tribord). Le capitaine d'armes lisait en ce moment un ordre du jour contenant quelques articles du règlement ; il fut interrompu par un grognement. "Qui réclame ?" s'écria le digne officier d'une voix sévère ; personne ne bougea. Mais tous les hommes de tribord furent pris d'un fou rire impossible à réprimer. Ne sachant à quoi attribuer cette hilarité subite, le capitaine d'armes reprit avec colère : "Ah ça ! mais ces malhonnêtes se moquent de moi ; que celui qui a grogné sorte des rangs." Les rires continuèrent, les rangs s'ouvrirent, et Soulouque, poussé en avant, exprima sa contrariété par un nouveau grognement en paraissant au milieu du pont.

A ce moment, le rire gagna la bordée de bâbord ; les matelots laissaient tomber leurs fusils pour se tenir les côtes ; le capitaine d'armes était exaspéré, il se retourna vivement vers la dunette pour chercher le commandant et réclamer son autorité. Le commandant se pâmait, les officiers n'en pouvaient plus : Soulouque était vainqueur sur toute la ligne. Enfin le calme se rétablit, le défilé fut ordonné. Soulouque alla de lui-même se placer auprès d'un tribordais son ami, qui s'était amusé quelquefois à lui porter des épluchures de légumes dans sa cage, et défila, comme tout le monde, d'un air martial.

A partir de ce jour, le brave porc eut droit de cité à bord, il vaguait en liberté, et, chaque matin, à l'inspection, il prenait sa place habituelle avec l'exactitude d'un vieux marin. Sa queue en zigzag fut ornée d'un morceau de drap rouge et ficelée raide comme une carotte de tabac, et un grelot fut attaché à l'extrémité pour compléter cette décoration. Or, pendant que tout le monde riait à se tordre, le jour où Soulouque fit sa triomphante apparition, un seul restait grave et silencieux. C'était un vieux caïman que maître Palanquin, un vrai matelot, qui en avait vu de toutes les couleurs ; et, dernièrement encore, il avait naufragé sur la côte d'Afrique, du côté du canal Mozambique. Depuis ce moment, Palanquin était revenu en France et avait subitement perdu sa gaieté. Lui, le narrateur merveilleux du gaillard d'avant, n'avait plus de bonnes histoires à dire, il ne chantait plus, et chiquait quelquefois par distraction un bout de corde au lieu de tabac, sans s'en apercevoir. Il parlait peu, et passait le temps de loisir que lui laissait son service, couché entre deux canons et l'air tout soucieux.

Le vieux marin va révéler lui-même la cause de ses soucis.

La frégate *la Psyché* avait à bord un aumônier, un de ces braves et dignes prêtres de la mer qui comprennent si

bien le matelot. Un matin, après l'inspection habituelle, M. Dufour, c'était son nom, se promenait sur le pont, quand maître Palanquin s'approcha timidement de lui, roulant dans ses mains son chapeau d'un air embarrasé.

"Qu'y a-t-il, maître ?" demanda M. Dufour avec un sourire.

— Mon aumônier, je voudrais bien vous dire trois mots, si vous aviez seulement le temps de rester en panne pendant quelques minutes.

— Comment donc, je vous écoute.

— Mon aumônier, poursuivit Palanquin avec un gros soupir, je suis triste, je n'ai plus le cœur à rien de rien, pas même à fumer une vieille bouffarde.

— Eh bien ! dites-moi ce qui cause votre peine, je tâcherai de vous donner quelque consolation.

— Mon aumônier, le rouge m'en monte à la figure ; mais voyez-vous, j'ai là un remords qui me ronge le tempérament, je crois que j'ai fibusté le bon Dieu.

M. Dufour se mordit les lèvres et eut peine à tenir son sérieux ; il voulut pourtant éclaircir la chose.

"Oh ! mon ami, qu'avez-vous donc fait ?"

— Voilà la chose, mon aumônier. Vous savez que je suis né sur le bord de la mer, fils de pêcheur, petit-fils de matelot, cela ne pouvait pas me manquer de l'être, vu que j'avais des dispositions superbes. A l'école, je ne faisais que des bateaux en papier, j'ourageais de voir mon père partir sans moi pour la pêche. Bref, un jour, le pauvre homme ne revint pas, il avait péri dans une tempête ; cela me donna à réfléchir.

— Vous étiez dégoûté de la mer ? fit M. Dufour.

Oh ! mon aumônier, dans ce moment-ci vous embardez joliment, tout au contraire, je me dis : François, tu es le dernier des Palanquin : ton aïeul, ton grand-père, ton père, ont vécu sur la mer, il faut absolument continuer comme eux ; cela fait que, parmi les marins le nom de mon père continuera à vivre comme par le passé ; et, ma foi, je m'embarquai comme mousse d'abord, puis comme matelot, à bord d'un joli trois-mâts qui partait pour les Indes. Là, j'étais heureux comme un poisson dans l'eau, si ce n'était un matelot, qui s'appelle Rousseau, un brigand qui était le second du navire et qui nous faisait de la misère, ah ! le gueux ! que tout de même maintenant je l'aime de tout mon cœur, et qu'il ne faudrait pas en dire du mal devant moi, ah ! mais non !

— Mais jusqu'à présent je ne vois pas...

— Attendez un peu, je mets le cap dessus ; pour lors, nous étions dans le canal Mozambique, tout allait bien, quand, une belle nuit, voilà un grain qui nous arrive avec une force inouïe ; en un rien de temps nos perroquets sont enlevés, les huniers tiennent bon, heureusement, et puis de la pluie, du vent, du tonnerre, un charivari d'enfer. C'était pas gai, allez, mon aumônier.

— Je le crois, mon ami, continuez.

— Nous restâmes ballottés toute la nuit. Au jour, un homme cria : Des brisants à l'avant ! — Toute la barre à tribord ! hurla le capitaine. Ah ! oui, je l'en donne, le navire ne gouvernait plus ; il alla taper en plein sur le caillou, la mâture arriva en bas, je me trouvai dans l'eau sans savoir comment, j'accrochai un bout de vergue et tâchai de gagner la côte, qui n'était qu'à cent brasses de distance. Cela n'était pas commode, la mer me roulait, je n'y voyais plus clair ; enfin une lame me jeta sur le sable, je me relevai vite et je me trouvai en face de Rousseau qui s'était sauvé comme moi. Quant au reste, plus rien ! le capitaine, l'équipage, tout avait disparu, nous étions seuls, Rousseau et moi, sur cette terre inconnue, sans vivres, sans armes, avec la perspective de mourir de faim.

— Rousseau, qui est un brave pourtant, avait envie de pleurer ; moi, je lui dis : Allons ! du cœur, faut prier le bon Dieu ; bien sûr, il ne nous laissera pas mourir dans ce chien de pays-là.

Rousseau alors m'embrassa, et je ne sais comment cela se fit, mais à ce moment-là, je sentis pour lui autant d'affection que si c'était un frère. Alors il me dit : "Matelot, c'est entre nous à la vie et à la mort ; si je viens à mourir dans cet endroit-ci, je te recommande ma femme et mon petit, en admettant que tu en réchappes.—Oui, Rousseau, répondis-je, c'est entendu, je soignerai ta femme, j'élèverai ton mousse. Enfin nous nous disons un tas de belles choses, car Rousseau était un homme qui parlait bien, et une fois parti, il vous larguait un discours aussi long qu'une drisse de perroquet. Enfin je lui dis : C'est pas le tout, matelot, et je me sens l'estomac creux, je désirerais mettre quelque chose dedans.

— Voilà des cailloux, dit Rousseau, c'est tout ce que je vois. Ah ! coquin de sort, nous mourrons de faim !

A ce moment, je vis quelque chose de noir que la mer venait de jeter sur la côte, c'était un baril de moyenne dimension.

— Tiens ! matelot, voilà de la provision ; je me figure qu'il doit y avoir quelque chose à manger là-dedans.

— Ah ! dit Rousseau, si c'était possible ! Quoi que ce soit en revenant au pays je promets au bon Dieu d'en mettre dans mes souliers et de monter avec cela jusqu'à la chapelle de Notre-Dame de Grâce, quoi que ce soit, pourvu que ça se mange. Je promis comme Rousseau d'accomplir le même vœu. Cela vous paraît bête, mon aumônier, mais faut observer que nous avions un peu perdu la tête. Enfin avec nos couteaux nous ouvrons le baril et nous trouvons... des pois secs. C'était pas gras, mais enfin nous fimes du feu et on en grignota assez pour ne pas mourir de faim. Deux jours après, un navire qui passait nous prit à bord et nous ramena en France. Quelle noce ! quel bonheur ! quand nous revîmes le pays. Nous pleurions, nous embrassions tout le monde, tous les amis, tous les parents, enfin de la joie à n'en savoir que faire.

— Je comprends cela, mon ami, mais votre vœu ?

— Oui, voilà. Un matin, Rousseau arriva chez moi, j'étais encore couché. Lui était proprement astiqué, gréé en propriétaire, et avait l'air sérieux comme un âne qu'on étrille, sauf votre respect, mon aumônier.

— Matelot, me dit-il, je viens te chercher pour monter à la chapelle de la bonne Vierge. J'ai gardé dans mon

mouchoir les pois sur lesquels nous devons marcher, en voici la moitié, arrange-toi ; dans une heure je viendrai te prendre. Il partit et me laissa ma part. Je dis : C'est juste, faut tenir sa parole. Je fourre le légume dans mes souliers et je fais quelque pas. Ah ! mon aumônier, si jamais vous faites un vœu, ne promettez jamais de marcher sur des pois secs, c'est atroce. Pensant que je n'irais jamais avec cela, j'étais très embarrasé, quand subitement il me vint une pensée que bien sûr le diable m'inspirait. Voulu accomplir mon vœu, mais rendre la chose plus facile, j'attrape de l'eau et une casserole et je fais cuire mes pois, puis je les mets dans mes souliers, alors je marchais comme dans un cataplasme ; ça pouvait aller.

— Je sors, je vais à la rencontre de Rousseau ; lui, le brave des braves, il les avait mis au naturel et il marchait en serrant les poings et faisant des grimaces ; il souffrait horriblement.

— Nous commençons à gravir la côte, la tête nue et avec respect ; nous ne parlions pas, enfin Rousseau s'arrêta.—Matelot, dit-il, reposons-nous un instant, j'ai les pieds en capilotade. Comment donc que tu fais ? tu n'as pas l'air de souffrir. Moi, je marcherais à quatre pattes si je n'avais pas peur d'offenser le bon Dieu. A ce moment, mon aumônier, je fus pris d'un remords affreux, je ne répondis pas à mon matelot, et nous finîmes par atteindre la chapelle. Après la messe, Rousseau ôta bravement sa chaussure devant tout le monde et jeta les pois au vent, et moi, j'allai honteusement essuyer ma puree dans un coin. Rousseau rentra en ville, comme un homme d'honneur, en sillant un air gaillard d'avant, et moi je rentra dans ma maison mécontent et soucieux. Pour la première fois, François Palanquin avait manqué à sa parole !

Le maître d'équipage se tut ; une larme roula sur sa joue hasanée. M. Dufour lui tendit la main.

"Vous êtes un brave homme, dit-il, et mieux que cela un bon chrétien. Dieu est le plus tendre des pères, il pardonne à tous ceux qui se repentent. Venez avec moi dans ma cabine."

Nul ne sait quel fut l'entretien du prêtre et du matelot ; mais, au bout de la journée, Palanquin fumait sa pipe d'un air délibéré et chantait joyeusement, au grand étonnement de l'équipage. Le prêtre comme un ami envoyé par le ciel, lui avait remis la joie au cœur et la sérénité au front.

## LA SOMME DU CATECHISTE

COURS DE RELIGION ET D'HISTOIRE SACRÉE

A L'USAGE DES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES ET DES SÉMINAIRES, COLLÈGES, INSTITUTIONS ET CATÉCHISMES DE PERSÉVÉRANCE

Par l'abbé REGNAUD

PREMIÈRE PARTIE.—COURS DE RELIGION

4 FORTS VOLUMES IN-12

Les quatre volumes composant le *Cours de religion* ont pour objet :Le Ier : le *Dogme*, xviii-317-816 pages.—Le IIe : la *Grâce* avec la *Prière* et les *Sacrements*, xviii-900 pages.—Le IIIe : la *Morale*, xx-964 pages.—Le IVe : la *Liturgie*, xviii-1020-12\*-LXXXI pages.

Prix franco..... \$1.00

DEUXIÈME PARTIE.—COURS D'HISTOIRE SACRÉE

4 FORTS VOLUMES IN-12

Les quatre volumes composant le *Cours d'histoire sacrée* ont pour objet : l'*Histoire sainte* et l'*Ancien Testament*.

Prix franco..... \$1.00

C'est l'ouvrage le plus complet, le plus récent, le mieux exposé comme ordre et méthode qui existe sur la matière. Tous les travaux de ses devanciers ont été mis à profit par l'auteur, un érudit consommé dans les sciences ecclésiastiques. Aussi M. l'abbé J. REGNAUD a reçu, pour cet ouvrage, un bref du Saint-Père et des lettres approbatives de vingt-sept Archevêques ou Evêques.

LE PLUS BEAU DES LIVRES  
**LE CRUCIFIX**  
 DONNANT SES LECONS A TOUS

PAR

L'Auteur des "Ferventes Communions."

1 vol in-18 de 393 pages.....Prix franco : 38 cts

Le même relié..... 60 cts

Les livres servent à nous instruire. On en trouve traitant, plus ou moins bien, toutes les matières. Les arts, les sciences, le monde physique, le monde moral, le ciel, la terre, les mers, les individus même ont donné matière, pour composer ces nombreux ouvrages qui servent à éclairer, à amuser et, malheureusement trop souvent, à pervertir l'esprit humain.

Que d'ouvrages de piété ! quelle vie serait assez longue pour les lire tous ? Heureusement, ce n'est point la multiplicité des livres qui rend saint celui qui les lit. Il est bon même de faire un choix et de ne s'attacher qu'aux meilleurs auteurs.

Mais quiconque lira son crucifix, puisera dans ce livre divin, à sa source même, la science du salut.

On dira peut-être que l'Écriture Sainte est le premier et le plus beau des livres, la source où toute science doit être puisée. Ce livre, en effet, est inspiré par le Saint-Esprit et porte le cachet de son divin auteur. Il renferme tout ce que Dieu nous a révélé de son être, de sa majesté, de sa puissance, de sa sagesse, de sa justice et de sa miséricorde infinies.

L'Écriture Sainte, c'est le Christ promis et annoncé, c'est le Christ prédit dans toutes les circonstances de sa vie et de sa passion, comme aussi dans son triomphe. C'est le Christ figuré dans sa personne et dans son Église, ou son corps mystique, qui est une conception divine, dont il est lui-même l'origine et la fin. Mais ce livre si divin de l'Écriture Sainte est obscur, par la multiplicité de ses figures, et ne peut être mis entre les mains de tous ; le crucifix, au contraire, qui est l'image sensible de l'amour du Christ pour nous, peut être mis dans les mains de tout le monde. C'est le livre où les plus grands saints ont puisé cette sagesse que l'on admire en eux ; sans l'image de Jésus crucifié, l'Écriture Sainte elle-même serait demeurée un livre fermé pour eux.

Un jour, saint Thomas d'Aquin interrogea saint Bonaventure, le priant de lui dire dans quels livres il avait puisé toutes les choses admirables qu'il écrivait. Le Saint, lui montrant son crucifix, lui avoua que là était la source abondante d'où il tirait ses enseignements ; que c'était le livre par excellence, qu'il aimait à interroger et à méditer, et que ce maître divin ne laissait à son esprit aucun doute, aucune incertitude.

Le crucifix est donc un livre pour tous et le plus beau des livres ; le simple et l'ignorant, comme le savant, peuvent y puiser la sagesse.

Le crucifix nous montre un Dieu tout-puissant, réduit à l'impuissance de se donner le moindre mouvement, sans souffrir les plus cruelles tortures, et cela pour expier la désobéissance de l'homme.

Il nous montre la sainteté même, méprisée comme le rebut du peuple, comme un malfaiteur insigne, pour expier notre orgueil.

Nous y voyons la sagesse incréée passer pour un insensé, et la bonté même pour un criminel condamné au dernier supplice. Qui, à cette vue, osera se plaindre ?

Nous le savons, il y a des livres si relevés, si profonds, qu'une première lecture ne suffit point pour en découvrir, pour en apprécier toutes les beautés ; que dire de ce livre écrit de la main et avec le sang d'un Dieu fait homme ? C'est un livre où l'on découvrira des beautés toujours nouvelles. Ah ! puissions-nous, en le contemplant, y mesurer la hauteur, la profondeur, la largeur et toute l'étendue de l'amour de Dieu pour nous !

Un livre peut être écrit dans une langue qui nous est étrangère, ou avec des caractères qui nous sont inconnus, et par là même nous devenir inutile. Il n'en est pas ainsi du crucifix ; chacun peut le comprendre, il ne s'agit que de le regarder. Mais il faut le regarder avec foi. Il faut croire que c'est là l'image d'un Dieu qui nous a tant aimés, qu'il s'est livré à la mort la plus cruelle pour nous sauver.

Enfin, il vient un temps où l'on devient incapable de lire des livres ; la nouveauté n'intéresse plus, la vue s'affaiblit, les forces s'en vont avec l'énergie, l'âge et les infirmités laissent bientôt l'âme dans un isolement pénible. Consolez-vous, âme chrétienne ! l'image de Jésus crucifié sera pour lors votre livre de prédilection. Vous y puiserez des forces, un courage, que les hommes ne sont pas capables de vous donner... Et quand viendra l'heure où tous vous abandonneront, parce qu'ils ne pourront plus rien pour vous, à cette heure suprême, où vous serez sur le point de passer du temps à l'éternité, oui, alors, Jésus, dont vous aurez écouté les leçons pendant la vie, vous apprendra à bien mourir. Que pouvez-vous désirer de plus ?

Ne laissez donc passer aucun jour, sans jeter les yeux sur ce livre divin. Il ne faut pas être savant, pour le lire et le comprendre ; il ne faut pas une grande spiritualité, pour regarder un crucifix ; il ne faut pas même avoir les yeux bien clairs, pour voir cette divine image. Ignorants, aveugles, pauvres, affligés, pécheurs, qui que vous soyez, la vue du crucifix vous éclairera, vous instruira, vous enrichira pour l'éternité. Les larmes et les douleurs de Jésus adouciront les vôtres, et la science du crucifix vous sera plus utile, que toute la vaine sagesse des enfants du siècle ; hélas ! celle-ci ne leur fera pas éviter l'enfer, tandis que celle là vous mènera au ciel.

ANANIE

OU GUIDE DE L'HOMME DANS SON RETOUR A DIEU

ET

DU PRÊTRE DANS LA MANIÈRE DE DIRIGER CE RETOUR

Par le R. P. CAUSSETTE

Auteur du *BON SENS ET DE LA FOI*, du *MANRÈZE DU PRÊTRE*, Etc.

2 vol. in-12 de 380 et 484 pages.....Prix franco : \$1.50

M A M È R E

SOUVENIR DE SA VIE ET DE SA SAINTE MORT

PAR

Mgr de SEGUR

NOUVELLE ÉDITION

1 vol. in-12 de 183 pages.....Prix franco : 50 cts

Tout le monde aimera à faire une connaissance plus intime avec Madame de Ségur qui a tant et si bien écrit pour les enfants. Pour ne parler que d'un seul de ses livres, disons qu'en douze ou treize ans, près de 70 mille exemplaires des *Mémoires d'un âne* ont été écoulés par l'éditeur. Et elle en a écrit 20 contes comme celui-là, depuis les *Nouveaux contes de fées*, qui fut son premier ouvrage, jusqu'à *Après la pluie le beau temps* qui fut son dernier.

A ces vingt volumes, il faut joindre trois ouvrages plus sérieux et non moins excellents, toujours adressés aux enfants : *La Bible d'une grand-mère*, *l'Évangile d'une grand-mère* et les *Actes des Apôtres racontés aux enfants*. Dieu seul sait le bien qu'ont déjà fait et que feront encore ces chers et bons livres.

Si les qualités de cœur et de l'esprit se manifestent dans tous les écrits de Mme de Ségur, les vertus chrétiennes et religieuses brillent encore bien davantage sur son lit de mort. Quelle souffrance et quelle résignation ! Lisons ce livre d'or intitulé *Ma mère* et, pour sûr, nous en retirerons grande édification et profit.

L'AMOUR DU DIVIN CRUCIFIÉ

MÉDITATIONS SUR LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

Le R. P. CHARLES CLEMENS

Rédemptoriste

TRADUIT DE L'ALLEMAND

1 vol. in-8 de XVII-654 pages.....Prix franco : \$1.50

Ces méditations sont au nombre de cent, et comme chacune d'elles se divise en deux parties bien distinctes et d'une certaine étendue, on y trouvera ample matière pour s'édifier pendant toute une année. Non seulement les souffrances divines de Jésus y sont exposées dans le détail avec leur intensité et leur signification, mais encore tous les faits de la Passion, toutes les paroles du divin Maître, de ses Apôtres, de ses juges et de ses bourreaux, tous les phénomènes qui se sont produits dans la nature, et tous les miracles qui ont prouvé à ce moment solennel la divinité de Celui qui expirait entre deux scélérats.

Rien, en effet, n'est ici indifférent, rien qui ne renferme un sens mystérieux, un avertissement salutaire, une preuve d'amour, ou une marque de charité divine. Tout doit donc devenir l'objet de notre attention, de nos recherches actives et passionnées.

L'ordre suivi est, à quelques différences près, le même que celui qui l'on suit ordinairement, et qui répond au septuple but que l'on doit, d'après saint Pierre d'Alcantara, se proposer dans la méditation de la Passion.—D'abord, l'exposition du fait particulier, indiqué par le titre même et proposé à notre étude spéciale pour chaque jour. Nous le prenons dans l'Évangile et nous l'environnons de toutes les lumières que nous fournissent l'histoire ecclésiastique et les travaux des saints Pères.

Viennent ensuite, parfaitement distinctes et bien divisées par des numéros d'ordre, les diverses considérations tirées soit de la sainte Écriture, soit des Pères, soit des Commentateurs, qui ont pour but d'exciter en nous :

Une compassion infinie pour les douleurs si amères, si profondes, si incompréhensibles de Jésus en croix ;

Un regret aussi intense que possible de tous nos péchés, cause malheureuse et unique de toutes ces douleurs ;

Une vive gratitude pour le bienfait de la Rédemption, et l'amour poussé jusqu'à la folie, dont nous recevons le témoignage sur le sommet du Calvaire ;

Une admiration sans bornes, à la vue des intentions intimes et particulières, que le divin Maître avait, en endurant chacun de ses tourments, en acceptant chacune des ignominies dont on osait l'accabler ;

Un désir passionné d'imiter toutes les vertus qui éclatent dans toute sa conduite, dans ses paroles, dans son regard, dans les divers mouvements qu'il fait de lui-même ou qu'il se laisse imprimer par les bourreaux ;

Enfin un retour sincère sur notre vie, un examen sérieux de notre conduite, et une résolution trompée dans nos larmes et le sang de Jésus, de ne plus jamais le crucifier par le péché volontaire.

Nous terminons toujours par un colloque avec la très sainte Vierge, et un appel à son cœur ; car tout doit nous venir de Marie et personne mieux que celle qui se tenait debout au Calvaire, pendant que son Fils était suspendu à la Croix, ne peut nous donner l'intelligence des Mystères que nous avons médités.

Et maintenant qui lira ces Méditations ? Pour qui les avons-nous écrites ? Pour tous les chrétiens assurément ; mais d'une manière toute spéciale pour les membres si nombreux et si fervents du Tiers-Ordre de Saint-François : les religieuses de cet Ordre ne doivent pas choisir d'autre sujet de méditations que la Croix. Et on comprend cette règle, si l'on se rappelle la dévotion extraordinaire du patriarche d'Assise pour Jésus Crucifié. Il l'aima si violemment, que Jésus pour le satisfaire dut imprimer sur sa chair les Stigmates douloureux de la Passion, et lui en faire goûter l'enivrante amertume.

Est-il besoin d'ajouter que nos frères les religieux enseignants et tous les prêtres trouveront dans ces pages des sermons tout préparés pour une station de Carême ? Ils y entendront la doctrine et les enseignements des plus doctes Commentateurs, de Tertullien, d'Origène, de Cornélius à Lapide ; des plus saints docteurs, saint Ambroise, saint Léon, saint Grégoire, saint Jean Chrysostome, et avant tous de saint Thomas d'Aquin, dans sa *Somme théologique*. Ils y reconnaîtront les paroles inspirées des saintes amantes de la Croix, sainte Brigitte, sainte Marie-Madeleine de Pazzi. Car, nous avons pris dans ces auteurs, dont l'autorité est consacrée par l'Église, toutes nos idées et toutes nos inspirations.

(Extrait de la Préface.)

LES CEREMONIES  
DE LA  
**MESSE BASSE**

EXPOSÉES SELON LES RUBRIQUES  
**DU MISSEL ROMAIN**

PAR  
**M. CARON**

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

**DIXIÈME ÉDITION**

revue, corrigée et augmentée

1° DES PRIÈRES DE LA MESSE ; 2° DU TEXTE DE LA RUBRIQUE DU MISSEL ;  
3° D'UN GRAND NOMBRE DE DÉCRETS DE LA S. C. DES RITES ; 4° DE TROIS TABLEAUX

SYNOPTIQUES : L'UN DES CÉRÉMONIES DE LA MESSE, L'AUTRE

DES RUBRIQUES DU MISSEL, LE TROISIÈME DE L'ENCENSEMENT DE L'AUTEL

PAR UN DES DIRECTEURS

**DU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE**

1 volume in-12 de 151 pages..... Prix franco : 38 cts

L'opuscule de M. Caron sur les cérémonies de la Messe basse est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire l'éloge. Ce livre a été pendant trente années le manuel où les ecclésiastiques ont appris à célébrer pour la première fois les saints mystères, et auquel ils ont recouru dans la suite de leur carrière sacerdotale, pour se renouveler dans leur premier esprit d'exactitude et de fidélité à observer les rubriques et les cérémonies.

Depuis la mort de M. Caron, des publications remarquables ont été faites sur la liturgie, de nouveaux décrets de la Sacrée Congrégation des Rites ont paru, et enfin quelques lacunes ont été signalées dans l'œuvre de cet excellent prêtre. C'est pour la rendre plus complète et par là même plus utile, qu'on s'est déterminé à donner cette nouvelle édition. Voici les principales améliorations qu'on y a introduites :

1° On a intercalé en entier, dans le corps de l'ouvrage, les prières de la messe dont la plupart des cérémoniaux ne mettent que les premiers mots. C'est parce qu'ils ne savent pas ces prières, que les ordinands ont tant de difficulté à apprendre les Cérémonies de la messe. D'ailleurs, personne n'ignore qu'en cette matière, la perfection consiste à unir avec exactitude et convenance les actions qu'il faut faire aux paroles qu'il faut dire. Enfin l'Eglise elle-même nous a donné l'exemple de cette méthode, dans le canon de la messe et dans divers autres endroits du rituel et du missel.

2° On a reproduit entièrement la partie des rubriques qui concerne les cérémonies de la messe basse, et le texte en a été distribué au bas des pages. Les divers essais qu'on a fait dans plusieurs cérémoniaux anciens et modernes, pour distinguer les prescriptions de la rubrique du commentaire des auteurs, prouvent avec évidence l'opportunité de cette addition.

3° On a relaté les décrets de la Sacrée Congrégation des Rites les plus récents et les plus importants sur la matière. Ils sont cités au bas des pages, à la suite de la rubrique, pour éviter au lecteur l'embarras de les chercher dans les recueils.

4° On a fondu dans le corps de l'ouvrage ou placé en observations, à la suite des alinéas, les notes qu'on trouve en grand nombre dans les dernières éditions du livre de M. Caron. On s'est attaché à suivre en tout point le sentiment commun des liturgistes, et on a fait une mention spéciale des cas où les opinions sont le plus partagées.

5° On a mis en tête des alinéas une série non interrompue de numéros dans le cours de l'ouvrage, et les chiffres placés entre parenthèses renvoient non aux pages, mais à ces numéros.

6° Enfin on a ajouté trois tableaux synoptiques : l'un des Cérémonies de la Messe basse, l'autre des Rubriques du Missel, le troisième de l'encensement de l'autel.

PLAN ET DIVISION DE CET OPUSCULE.

Il est divisé en quatre chapitres :

Dans le premier on traite, sous le titre d'observations générales : 1° des cérémonies le plus souvent répétées dans le cours de la messe ; 2° des choses nécessaires à la célébration des saints mystères ; 3° de la préparation du prêtre.

Le deuxième chapitre renferme les détails des cérémonies : 1° depuis le commencement de la messe jusqu'au *Sanctus* ; 2° depuis le *Sanctus* jusqu'au *Pater* ; 3° depuis le *Pater* jusqu'à la fin ; 4° on traite à part de la communion des fidèles pendant la messe et hors de la messe.

Le troisième chapitre traite des cérémonies spéciales : 1° à la messe des défunts ; 2° à la messe devant le Saint-Sacrement exposé ; 3° à la messe *pro sponso et sponsa* ; 4° à la messe en présence d'un prélat ; 5° aux trois messes de Noël et au cas de binage ; 6° à la messe aux jours des Quatre-Temps, de la Passion, etc. ; 7° à la messe d'un prêtre aveugle ; 8° à la messe d'un nouveau prêtre ; 9° à la messe qu'un prêtre célèbre dans une église où l'on fait un office différent de celui qu'il récite lui-même ; 10° à la messe basse célébrée par un Evêque.

Le quatrième chapitre contient l'énumération des principales fautes qui se commettent le plus fréquemment dans la célébration du saint Sacrifice.

Un vase rempli de miel attire un grand nombre de mouches ; un bruit les effraye, celles qui sont restées prudemment sur le bord s'envolent ; celles qui, plus avides, sont descendues plus bas ne peuvent se sauver. Image des plaisirs du monde ; ceux qui ont mis des bornes à leurs desirs et ont joui du monde avec modération, restent libres et échappent aux dangers ; ceux qui se sont livrés sans mesure à leurs passions, en seront les victimes.

(Petites lectures illustrées.)

**LA FRANCE ET LE CANADA**

(Extraits de l'Illustré pour tous : 1ère année.)

1 vol. in-4.....\$1.00

La France connaît aujourd'hui le Canada ; elle n'a plus la joie de voir flotter son drapeau sur cette terre prospère, qu'ont défrichée les plus vigoureux de ses enfants. Une coupable défaillance du gouvernement de Louis XV a laissé l'Angleterre devenir maîtresse de ce superbe territoire ; mais les Canadiens ont toujours conservé pour leur patrie première une grande affection. Loin d'abandonner sa langue ils l'ont imposée autour d'eux, et les liens un moment brisés par la conquête et par l'indifférence de nos concitoyens, dans le commencement du siècle, sont devenus plus intimes entre les Français et leurs frères d'Amérique. Nous comprenons maintenant la haute portée sociale que présente le développement sans exemple du Canada.

Aussi la première séance de la Société d'économie sociale, qui reprend le cours de ses travaux annuels, offrait-elle un intérêt exceptionnel. M. Claudio Jannet, l'éminent professeur de l'Université catholique, y racontait son voyage en Canada et traçait le tableau de cette colonisation qui chaque jour, plus active et plus féconde, mérite d'attirer nos regards. Après lui, un Canadien distingué, M. Perrault, et M. Rameau, l'auteur de la *Colonie féodale en Amérique*, sont venus corroborer ses observations, ils ont montré tout ce que les Français Canadiens, livrés à eux-mêmes, ont déployé d'énergie, de hardiesse et en même temps de prudence avisée.

Ils étaient 60,000, il y a un siècle ; aujourd'hui leur nombre n'est pas inférieur à 2 millions. L'Angleterre, redoutant leur expansion, avait voulu la restreindre ; elle se proposait de les submerger sous un autre courant humain et avait entouré les colonies françaises par des établissements anglais. Les Canadiens ont passé par-dessus ces entraves ; par leur travail, par leurs postérités nombreuses, ils ont relégué leurs maîtres au second plan et sont devenus les véritables possesseurs du sol. Mais ce n'est pas la seule lutte qu'ils aient dû soutenir contre les conquérants ; ils ont arraché, après de longues années de combat poursuivi avec une infatigable persévérance, les lois de liberté sous lesquelles ils vivent aujourd'hui.

Le Canada dont le territoire est presque le double de celui de la France, renfermait d'immenses forêts dans lesquelles la main de l'homme n'avait jamais pénétré ; aujourd'hui, sans doute une grande superficie n'a pas encore été entamée par l'exploitation, mais cependant chaque jour l'homme fait des progrès sur la nature et lui arrache des terrains demeurés vierges. Le jeune Canadien n'hésite pas à abandonner la maison paternelle ; il la quitte après s'être marié et sa femme accepte gaiement les difficultés contre lesquelles le ménage aura à lutter dans les premiers jours de son installation. Aussi l'honneur de cette colonisation revient-elle en partie à la femme canadienne qui, par sa résolution, son énergie, sait à la fois soutenir son mari au milieu des épreuves, veiller aux travaux du ménage et enfin remplir son rôle de mère ; car souvent les familles ne comptent pas moins de dix à douze enfants.

Tantôt le colon s'installe seul sur la lisière d'une forêt, à l'exploitation ou au défrichement de laquelle il consacra ses efforts ; tantôt, au contraire, il est accompagné de plusieurs familles, et, dans ce cas, un prêtre catholique protège et dirige les vaillants émigrants. Leur plus grand bonheur est de planter la croix là où elle n'avait jamais rencontré de fidèles ; dans la construction du village, l'église est le premier édifice auquel ils songent. Parmi ses viles qualités, cette race, en effet, a conservé la vieille foi française ; malgré les tentatives faites par les agents de l'incrédulité, elle est demeurée profondément catholique.

Un des points même les plus caractéristiques de l'émigration canadienne est la grande part que le clergé y a prise. Souvent c'est le prêtre qui conduit les colons et devient le chef du nouveau village ; toujours les jeunes gens sont encouragés à entreprendre cette œuvre par les conseils du clergé, et les évêques consacrent à cette question une attention spéciale.

Cet esprit d'aventure et d'audace, qui semblait être le seul apanage de la race anglo-saxonne, a déterminé les Canadiens à prendre l'initiative de travaux gigantesques, devant lesquels notre timidité aurait reculé. Ainsi le Saint-Laurent, dont la largeur est de 3,000 kilomètres, a été canalisé ; des vaisseaux d'un tonnage considérable peuvent s'enfoncer au milieu du pays jusqu'à une grande distance. Toutefois, le Canadien sait apporter

un tempérament à ces tendances hardies ; il reste obstinément attaché à la tradition représentée par le clergé et le foyer domestique. Qui lui proposerait de disperser son domaine et de vendre la maison paternelle serait repoussé avec indignation ; il regarderait comme une insupportable tyrannie la loi insolente qui prétendrait substituer à lui dans le règlement de ses intérêts ; il a autant à cœur de conserver la maison transmise par son père que de transmettre à un de ses enfants celle qu'il a fondée.

Par là ont été déjoués les calculs de l'Angleterre, qui, jugeant le peuple conquis avec son drapeau habituel, avait cru facile de lui mesurer sa part. Cette erreur, du reste, elle l'a déjà commise dans plusieurs de ses colonies, par exemple à la Nouvelle-Ecosse et au Cap. Les événements la lui ont fait chèrement payer, car, trop pleine de foi en ses qualités, elle avait estimé qu'elle n'avait rien à redouter de ses nouveaux sujets, et que les Anglais recueilleraient les avantages de la conquête. Or, peu à peu, ces sujets dédaignés se sont développés sans elle ; ils ont ensuite prospéré malgré ses efforts, et lorsque la métropole, trompée dans ses prévisions, a voulu arrêter une extension inquiétante, ils ont alors su faire respecter les positions acquises, et ont tourné contre leurs anciens vainqueurs les armes que la prospérité leur avait données.

Toutefois les Boers hollandais du Cap sont restés bien inférieurs aux Canadiens dans leur développement ; ils appartiennent pourtant à une race qui a possédé un immense empire colonial ; mais, protestants, ils n'ont pas eu la bonne fortune d'être guidés par le clergé catholique et n'ont pas mêlé, dans une juste mesure, l'esprit de tradition et l'esprit de nouveauté. Le catholicisme a donc toujours conservé son influence vivifiante, et lorsqu'il n'a pas été ébranlé par les attaques de l'incrédulité ou les défaillances de ses enfants, lui seul forme encore les nations modèles.

Au milieu de nos tristes discordes, jetons sans cesse les yeux sur cette terre habitée et fécondée par des enfants de la France. Nous y trouverons un grave enseignement capable de nous soutenir dans les épreuves qui nous sont infligées. La race française, disent beaucoup de nos contemporains, est incapable de coloniser ; elle n'est pas douée des mêmes qualités que les Anglo-Saxons, qui promènent leur drapeau dans toutes les parties du monde, et seuls, ces derniers savent se transformer en colons heureux et entreprenants. Or, l'exemple du Canada renverse ce préjugé, qui ne repose sur aucun fait. Les Canadiens ont vaincu les Anglais sur le terrain de la colonisation ; ils sont cependant les fils de cette France aujourd'hui si stérile.

Nous cherchons ainsi à pallier la décadence dans laquelle nous sommes tombés par une prétendue décrépitude fatale de notre pays. Les races ressemblent aux individus, soutiennent certains théoriciens ; elles grandissent dans leur jeunesse, rencontrent l'apogée de leur puissance, lorsqu'elles parviennent à l'âge mûr, et rien, au contraire, n'arrête la décadence à laquelle la vieillesse les condamne. Or, nous avons constaté en quelques mots les progrès accomplis par le Canada, ils sont cependant l'œuvre d'une race qui compte plus de douze cents siècles d'existence ; malgré cette ancienneté, ses fils, placés dans une condition favorable, étonnent le monde par leurs merveilles.

Non, il est faux de l'écrire : nous ne sommes ni vieux, ni usés ; mais nous sommes perdus par l'erreur, nous nous sommes engagés dans une voie fautive depuis la fin du dix-septième siècle, nous avons détruit les institutions qui, seules, assurent la paix et la prospérité, et nous nous sommes laissés tromper par des théoriciens habiles et de soi-disant savaants qui nous ont entraînés à leur suite. Nous avons mal usé du libre arbitre que Dieu a donné aux individus comme aux nations, et nos folles coupables nous ont alors enlevé les biens que nous n'étions plus dignes de posséder.

Imitons, au contraire, nos frères d'outre-mer ; demeurons, comme eux, fidèles aux traditions sociales et religieuses qui, jadis, ont fait la grandeur de notre race ; revenons aux vérités méconnues ; débarrassons-nous des idées, des lois, et des hommes qui nous ont précipités dans l'abîme, et aussitôt nous recouvrerons la puissance et la force. Valeureux enfants de nos pères, l'histoire nous appliquera le mot qu'avait mérité la vieille France : *Gesta Dei per Francos*.

URBAIN GUÉRIX.

**FELIX MARIE**

MISSIONNAIRE AU TONG-KING MÉRIDIONAL,

NOYÉ PAR LES PIRATES, LE 25 MAI 1875

PAR

**l'abbé ERNEST DAMBRINE**

Un volume in-12.....Prix 60 cts

Simple pages retraçant la vie d'un missionnaire au Tonkin, tombé courageusement victime de son zèle, à l'âge de 29 ans.

## COLLECTION RECOMMANDÉE

POUR

## BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES ET LECTURES DE FAMILLE

Tous les ouvrages qui composent la collection ci-dessous peuvent être mis sans crainte entre toutes les mains ; ils sont non seulement irréprochables, mais encore intéressants, instructifs et écrits avec un soin particulier. Ces diverses qualités, jointes à un bon marché excessif, les font rechercher d'une manière toute particulière.

## PAUVRE CLAUDE

PAR

**Mme Gabrielle D'ARVOR**

Un beau volume in-12.....Prix : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Claude Morin.—II. Ce que l'on apprend à la ville.—III. Je pars pour chercher la fortune qui ne veut pas venir.—IV. A Nantes.—V. Le bureau d'un placier.—VI. M. Lambert, Pétronille et leur chien Mironton.—VII. Les soucis d'un héritier.—VIII. Yvonne.—IX. La visite du curé.—X.—Claude devient riche.—XI. Monaco.—XII. La ruine.—XIII. Le triomphe de la grâce.—XIV. Une noble résolution.—XV. La bataille.—XVI. Sainte-Anne-d'Auray.—XVII. Le chêne d'Eastik.

## ALFRED DE KERJEAN

PAR

**Camille D'ARVOR**

Un beau volume in-12.....Prix : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Le domaine de Kerjean.—II. Les idées de M. le curé.—III. Monsieur Alfred.—IV. Une rude leçon.—V. Un héros de quinze ans.—VI. Le poison.—VII. La récompense.—VIII. Que faire ?—IX. L'hôtel du *Pigeon Plumé*.—X. Le club de la marmite renversée.—XI. Le revers de la médaille.—XII. Le tentateur.—XIII. Un forçat de la plume.—XIV. De chute en chute.—XV. Le crime.—XVI. Une étape.—XVII. Au régiment.—XIX. L'exécution.—Épilogue.

## LA DETTE DE ROGER

PAR

**Mme Gabrielle D'ARVOR**

Un beau volume in-12.....Prix : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

Dédicace.—I. Roger Dublanc.—II. Un voyage en diligence.—III. Une émouvante aventure.—IV. La famille Pennerf.—V. Une légende du vieux temps.—VI. Naufrage de Roger.—VII. Le petit voleur d'oranges.—VIII. Les hirondelles d'hiver.—IX. La vengeance de Roger.—X. La boutique de *Mame Coquel*.—XI. Claude Molac.—XII. A la recherche de la fortune.—XIII. Pauvre Claude.—XIV. La dette.—XV. Une noble réparation.—XVI. La charité est meilleure conseillère que l'orgueil.—XVII. Heureuse méprise.—XVIII. Visite à l'île aux Mouettes.—Épilogue.

## PROCRIUS

OU

## LES MARTYRS D'AGEN

*(Quatrième siècle)*

PAR

**Camille D'ARVOR**

Un volume in-12.....Prix : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. L'alarme.—II. Veillez et priez.—III. Romains et Gaulois.—IV. Charité chrétienne.—V. Les deux sœurs.—VI. Le refus.—VII. La lutte.—VIII. La vision.—IX.—L'Evêque et le païen.—X. Cornula.—XI. L'insomnie.—XII. La sorcière.—XIII. Cintorix dans Eauze.—XIV. L'Espion.—XV. Dacion arrive dans Agen.—XVI. Première victime.—XVII. Miracle et conversion.—XVIII. Caprais devant le Proconsul.—XIX. Entre complices.—XX. La tentation.—XXI. Prime et Félicien.—XXII. Le cauchemar.—XXIII. Le triomphe.—Épilogue.—Appendice.

## A M É L I E

OU

## DIEU FAIT BIEN TOUTES CHOSES

PAR

**Mme Gabrielle D'ARVOR**

Un volume in-12.....Prix : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Le jour des prix.—II. Le voyage, Orléans.—III. L'arrivée.—IV. Premier jour de vacances.—V. L'orpheline.—VI. Les deux amis.—VII. La quête.—VIII. Le castel des tilleuls.—IX. Une visite de voisinage.—X. Troubles dans la famille.—XI. L'oncle Denis.—XII. La demande.—XIII. Épilogue.

## B E R T H E

OU

## LA FILLE DU BANQUIER

PAR

**Mme Gabrielle D'ARVOR**

Un volume in-12.....Prix : 33 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Un grenier à Paris.—II. La ferme des pommiers.—III. Le départ.—IV. Le mariage.—V. La catastrophe.—VI. Une jeune fille élégante.—VII. Sans cœur.—VIII. Une matinée de printemps.—IX. L'exposition.—X. Une rencontre amusante.—XI. Une singulière aventure.—XII. Le trimestre d'avril.—XIII. Laure de Penne.—XIV. Le châtiment.—XV. La reconnaissance.—XVI.—La malade.—XVII.—Une page d'Evangile.—XVIII. Une mort chrétienne.

## LES VACANCES

## DE MADELEINE

PAR

**MICHEL AUVRAY**

Un beau volume in-12.....Prix : 33 cts

Ce nouvel ouvrage de M. Michel Auvray obtiendra certainement le succès des autres productions du même écrivain, qui sont aujourd'hui dans la plus grande partie des bibliothèques paroissiales. Le but de l'auteur dans ce livre est de faire voir, à l'aide d'un récit plein du plus puissant intérêt, la force que donne la religion pour vaincre les douleurs parfois excessives auxquelles le chrétien peut se trouver en butte. *Les vacances de Madeleine* seront lues avec bonheur dans toutes les familles chrétiennes.

## S Œ U R M I R A N E

## EPISODE DES MASSACRES DE SYRIE

PAR

**MICHEL AUVRAY**

Un beau volume in-12.....Prix : 33 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Une vieille prophétesse.—II. La mosquée et la chapelle catholique.—III. La guerre sainte.—IV. La fuite.—V. La mort du cheik.—VI. Conclusion.

## V A T A N D O N O

OU

## LES PREMIERS CHRÉTIENS AU JAPON

Par Mme Gabrielle D'ARVOR

1 volume in-12.....Prix franco : 38 cts.

## TABLE DES MATIÈRES

Préface.—Introduction.—I. Méaco.—II. François-Xavier et ses successeurs au Japon.—III. Gaspard Villèle.—IV. L'audience impériale.—V. Révolution à Méaco.—VI. L'hospitalité chez un seigneur japonais.—VII. Séjour à Sacai.—VIII. Les ennemis de Vatandono.—IX. Émeute contre les missionnaires.—X. Les missionnaires rentrent à Méaco.—XI. La confession japonaise.—XII. Constance religieuse des chrétiens de Méaco.—XIII. Disgrâce de Vatandono.—XIV. Mort de Vatandono.—Épilogue.

# CALBY

OU

LES MASSACRES DE SEPTEMBRE

Par F. A. De BOAÇA

CINQUIÈME ÉDITION.

1 fort volume in-12.....Prix franco : 50 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. La place du Carrousel. — II. La Commune. — III. Le citoyen Scœvola. — IV. Fuite. — V. La maison du faussaire. — VI. Calby. — VII. Les Martyrs. — VIII. La prison de la Force. — IX. L'Abbaye. — X. Le Chercheur de cadavres. — XI. Rentré dans Paris. — XII. Voyage. — XIII. Suite du voyage. — XIV. Patrie, adieu !

# LOUISE ET HÉLÈNE

OU

LES FRUITS DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

PAR MADAME GABRIELLE D'ARVOR

Un beau volume in-12.....Prix franco : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Louise Hubert. — II. Il ne faut dédaigner personne. — III. Hélène Soubiran. — IV. L'idée de Mlle Brou. — V. Premiers temps de pension. — VI. L'année bénie. — VII. Les vacances. — VIII. Un dimanche à la campagne. — IX. Une jeune fille accomplie. — X. La maladie. — XI. Le vœu. — XII. Un gracieux surnom. — XIII. Lourdes. — XIV. Une dette de cœur payée avec le cœur. — Épilogue.

# MARY ET MI-KA

HISTOIRE DE DEUX MEMBRES DE L'ŒUVRE DE LA  
SAINTE-ENFANCE

PAR MICHEL AUVRAY

Un volume in-12.....Prix franco : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Un cadeau peu ordinaire. — II. Les yeux d'émeraude. — III. L'œuvre de la Sainte-Enfance. — IV. Le berceau flottant. — V. Le champ de bataille.

*Les Contes de M. Benoit*

I. Introduction. — II. La baguette magique. — III. Les verveines ou l'indiscrétion. — IV. L'enfance de M. Benoit. — V. La fête du village. — VI. Les œufs de Pâques.

# AGNÈS L'AVEUGLE

ÉPISEDE DES PERSÉCUTIONS D'IRLANDE

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS DE MISS CADDELL

Par une religieuse des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.—DOUZIÈME ÉDITION.

Un beau volume in-12.....Prix franco 25 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. La fête au sacré-cœur. — II. Découverte inattendue. — III. L'église d'Oranmore. — IV. Une église catholique en Irlande au temps de Cromwell. — V. Une sœur. — VI. La messe dans une caverne. — VII. Oh ! si la colombe pouvait descendre se donner à mes soupirs !..

# SARAH

OU LA SUIVANTE DE LA MARQUISE

Episode du temps de la Ligue, par ROBERT DE MONTFOURNIER

Un beau volume in-12.....Prix franco : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. Une pauvre enfant évanouie. — II. Les châtelains de Silvérac. — III. L'interrogatoire. — IV. Dame Isabeau. — V. Une première communion au château de Silvérac. — VI. Une fête inespérée, préparatifs de départ. — VII. Voyage à Toulouse. — VIII. Le brillant tournoi. — IX. Le retour à Silvérac. — X. L'assassin, la tache de sang. — XI. La sépulture du baron chrétien. — XII. Un hôte au château de Silvérac. — XIII. Grande fête. — XIV. Le faux pèlerin. — XV. Le départ du chevalier Tancrede. — XVI. L'horrible massacre. — XVII. Dévouement de Sarah. — XVIII. Le tribunal calviniste. — XIX. Le message d'une épouse chrétienne. — XX. Martyre et conversion. — XXI. Conclusion.

# PIED-LEGER

AVENTURES D'UN JEUNE MONTAGNARD

Par Mme Gabrielle D'ARVOR

1 beau volume in-12.....Prix franco : 38 cts

## TABLE DES MATIÈRES

I. L'idée de Pied-Léger. — II. A quel point on peut désirer la possession d'un âne. — III. Quelle fut la suite de cette singulière aventure. — IV. Comment Pied-Léger débute dans sa nouvelle profession. — V. Pied-Léger fait une course qui ne fatigue ni son âne, ni lui-même. — VI. Un jeu de mots qui ne profite pas à son auteur. — VII. Comment, en se promenant, on apprend les histoires des uns et des autres. — VIII. Où l'on verra la fin d'une histoire trop intéressante pour n'être pas terminée. — IX. Coup d'œil sur Bagnères. — X. Comment sur un même sujet les avis diffèrent. — XI. Lorsque l'on a épuisé une chance, il faut en rechercher une autre. — XII. Le vin est fort bon, mais il n'en faut pas trop boire. — XIII. Il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. — XIV. Nouvelles épreuves. — XV. A travers Toulouse. — XVI. Pied-Léger trouve enfin sa voie. — XVII. Un mauvais camarade. — XVIII. Comment Pied-Léger pratiquait la charité. — XIX. Un cruel mécompte. — XX. Noble vengeance de Pied-Léger. — XXI. Pied-Léger affirme ses convictions religieuses. — XXII. Tentation. — Épilogue.

# YVONNE TROIS-ÉTOILES

PAR

Mme la Ctesse de ROSTOPCHINE

Un beau volume in-12.....Prix : 75 cts

## TABLES DES MATIÈRES

I. La cuisine du château de Limocéan. — II. Le salon du château. — III. C'est un enfant ! — IV. Le paquet mystérieux. — V. Un méfait de Milord. — VI. Le couple Foulenc. — VII. Le couple Bruyère. — VIII. Ce que la lune voyait dans la chambre d'Yvonne. — IX. Les origines de Fifi s'éclaircissent. — X. Le 30 août 1884. — XI. Le testament. — XII. Yvonne Trois-Étoiles. — XIII. L'oiseau se réfugie dans la cage. — XIV. Une nouvelle page dans la vie d'Yvonne. — XV. L'oiseau chante dans sa cage et le nuage s'envole. — XVI. Euréka. — XVII. Les regrets d'un vent. — XVIII. Grandeur d'âme d'une héritière. — XIX. Epilogue.

NOTA.—Tous les volumes qui composent cette belle collection intéresseront indistinctement, quel qu'en soit le titre. Tous y trouveront sous une forme séduisante, des études de mœurs et de caractère, qui leur seront de la plus grande utilité pour réformer leurs défauts. On peut donc sans hésitation distribuer les uns et les autres dans les bibliothèques et les maisons d'éducation.

Les 16 volumes composant cette collection, pris en une seule fois, seront donnés pour \$5.50 au lieu de \$6.30, et nous payerons le port en sus. Les mêmes volumes reliés en cuir : \$10, port compris.

# SI LES CANADIENNES LE VOULAIENT !

PAR

Laure Conan

Brochure in-18 de 59 pages.....Prix franco : 25 cts

Cette brochure toute fraîche est dédiée aux Canadiennes-françaises, à l'occasion de la nouvelle année. C'est un dialogue entre un monsieur, une dame et une demoiselle, sur la politique canadienne du jour. Sujet brûlant !... Monsieur veut absolument que madame se mêle de politique, c'est-à-dire qu'elle use de l'influence que la femme a sur l'homme pour semer dans l'esprit et surtout le cœur de celui-ci la *fierté nationale* et la *fierté de la foi*, la *plénitude de la foi* qui lui donnerait la *plénitude de la force*. Voilà des grands mots qui expriment de grandes choses, mais le proverbe est là : " Ce que femme veut, Dieu le veut. " Donc, si les Canadiennes le veulent... cela sera ! Cela est ! Nos remerciements à l'auteur pour l'envoi de deux exemplaires.

# LE R. P. BARBE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MISSIONNAIRE A MADAGASCAR

MORT A TAMATAVE, LE 22 OCTOBRE 1883

PAR

l'abbé LAMAIGNÈRE

AVEC L'APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE D'AJACC ET DE DAX

1 vol. in-12 de 154 pages.....Prix franco : 40 cts

C'est en parcourant de semblables pages que nous sommes dans l'heureuse nécessité de répéter ce que les disciples d'Emmaüs se disaient après le passage de Notre-Seigneur : " N'est-il pas vrai que notre cœur était tout enflammé pendant qu'il s'entretenait avec nous ? "

## COURS D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES

SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANCIEN TESTAMENT  
ET SUR L'ABRÉGÉ DES VÉRITÉS DE LA FOI ET DE LA MORALE

NOUVELLE ÉDITION

corrigée, augmentée et mise dans un meilleur ordre

PAR

BONNARDEL

8 vol. in-12.....Prix franco : \$3.00

C'est un corps complet de toute la Doctrine chrétienne, dont le but principal est de faire sentir le prix de la foi, d'en montrer les devoirs et d'inspirer le courage de la professer, de ranimer le zèle pour les intérêts de la Religion, de combattre l'indifférence des chrétiens à en recueillir les grâces, et leur lâcheté à en observer les préceptes.

Toutes ces instructions, étant courtes, laissent le temps suffisant pour bien remplir toutes les autres parties de l'Office paroissial, sans laisser la patience, ni affaiblir le goût des fidèles pour les saints exercices de la Religion. Puissent-elles, avec la grâce de Dieu, assurer de nouvelles consolations à l'Eglise !

## SOMME THEOLOGIQUE

DE

## SAINT THOMAS D'AQUIN

TRADUITE EN FRANÇAIS ET ANNOTÉE

PAR

F. LACHAT

RENFERMANT LE TEXTE LATIN AVEC LES MEILLEURS COMMENTAIRES

QUATRIÈME ÉDITION

16 vol. in-8 de plus de 500 pages chacun.....Prix franco : \$25.00

S. THOMÆ AQUINATIS

## SUMMA THEOLOGIA

DILIGENTER EMENDATA

NICOLAI, SYLVII, BILLUART, ET C.-J. DRIOUX

NOTIS ORNATA

8 vol. in-8 d'environ 600 pages chacun.....Prix franco : \$8.00

## LA CLE DE LA SOMME THEOLOGIQUE

DE

## SAINT THOMAS D'AQUIN

HISTORIQUE, ANALYSE ET APPRECIATION

Par M. J. RIBET, S. S.

1 vol. in-12 de 72 pages.....Prix franco : 25 cts

INSTITUTIONES MORALES ALPHONSIANÆ SEU DOCTORIS ECCLESIAE

## S. ALPHONSE MARIÆ DE LICORIO

DOCTRINA MORALIS AD USUM SCHOLARUM ACCOMMODATA CURA ET STUDIO

P. CLEMENTIS MARC

Congregationis SS. Redemptoris

EDITIO ALTERA

2 forts vol. in-8 de 900 pages chacun.....Prix franco : \$4.00

## HISTOIRE D'UNE MÈRE

OU CE QUE PEUT

UNE FEMME CHRÉTIENNE

Par ses Enfants.

Brochure in-12 de 100 pages.....Prix franco : 33 cts

LETTRE DE M. L'ABBÉ BENOIT.

AUMONIER DES FRÈRES MARISTES A AUBENAS

Aubenas, le 26 juin 1885.

MON TRÈS HONORÉ FRÈRE ASSISTANT,

J'ai lu et relu avec une vraie satisfaction le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. En lisant cette *Histoire d'une mère chrétienne*, il semble que l'on a sous les yeux la copie vivante du portrait que le Saint-Esprit fait de la femme forte.

Ce récit, simple mais bien fait, des trésors d'intelligence, de vertu et de foi, que cette simple villageoise dépense dans sa vie d'épreuves, au milieu de ses enfants et parmi tous ceux qui l'approchent, forment un tableau à la fois instructif, édifiant et touchant, qu'on ne lit pas sans émotion ni sans profit.

Je suis persuadé que ce petit livre, propagé dans les écoles, et, par les écoles, dans la famille, ferait un bien considérable.

L'exemple de cette vaillante femme, en butte aux plus rudes épreuves, qu'elle supporte avec calme et constance, et dont elle triomphe à force de courage et de vertus, courage et vertus qu'elle puise uniquement dans sa confiance en Dieu et dans les pratiques de sa religion, serait un excellent curatif contre tant de productions maléfiques qui, chaque jour, portent avec l'impunité la désolation dans le foyer domestique.

Bien sûr, la lecture de ces pages si intéressantes sera un antidote excellent aux âmes exposées à ces influences néfastes. Tous les cœurs meurtris, ou en proie au malheur, y trouveront un baume salutaire.

Voilà, mon cher Frère Assistant, les sentiments qu'a fait naître en moi la lecture de votre pieux manuscrit. Je souhaiterais avoir le don d'inspirer à tous la lecture de ce bon petit livre.

Je suis sûr que ceux qui liront la première page ne s'arrêteront qu'après avoir lu la dernière.

J'ai l'honneur d'être votre bien dévoué et très humble serviteur.

A. BENOIT, Aumonier.

## NOTICE SUR

## VICTOIRE BRIELLE

DITE LA SAINTE DE MÉRAL

PAR

M. l'abbé MORICEAU

CHANOINE DE LAVAL

In-18 de 60 pages, cartonné.....Prix : 10 cts

Ce n'est pas long à lire comme vous voyez. Eh bien ! lisez-le, et, comme nous, vous serez surpris d'y trouver tant de charme et d'intérêt en si peu de lignes. C'est que les actes des saints portent avec eux l'odeur de la sainteté, ce quelque chose qui subjugue et captive sans qu'on puisse dire pourquoi ni comment.

## BEAUX ARTS

## ATELIER DE SCULPTURE RELIGIEUSE ET HISTORIQUE

OUVRAGES DE COMMANDE SEULEMENT

STATUES RELIGIEUSES (originaux et reproductions) en marbre, en bois, pour intérieur.

STATUES RELIGIEUSES (originaux et reproductions) en bois, couvertes en plomb laminé, en ciment, pour intérieur.

BAS-RELIEFS sculptés en bois, pour tombeaux d'autels et retables.

SCULPTURE ARTISTIQUE pour intérieur d'églises et édifices publics

—ET AUSSI—

## FABRICATION D'AUTELS ET CHAIRES

STATUES HISTORIQUES en bronze et en marbre pour places publiques.

BUSTES (Portraits) en marbre, plastique, terre cuite.

DESSINS ET PLANS pour monuments, etc., etc.

POUR INFORMATIONS, S'ADRESSER A

PHILIPPE HEBERT, Artiste Sculpteur,

NO. 34, RUE LABELLE, MONTREAL